

L'ouvrage de Ganna Ottevaere-van Praag s'engage résolument dans une voie encore trop rarement explorée, mais très prometteuse, dont il parvient parfaitement à montrer le bien fondé et les perspectives. Il se propose en effet de recourir aux outils de l'analyse littéraire pour interroger le fonctionnement des textes de romans destinés aux enfants, et pour mettre en évidence, à l'aide des méthodes de la narratologie et de la sémiotique, les traits spécifiques de la littérature de jeunesse.

Soulignons d'emblée l'un de ses principaux mérites : il réussit à être constamment clair tout en se référant à des travaux érudits parfois complexes et en évitant tout jargon. La démonstration que mène Ganna Ottevaere-van Praag s'appuie sur l'hypothèse que parmi les procédés d'écriture certains rendent plus que d'autres la lecture facile aux jeunes lecteurs. L'auteur s'inscrit ainsi explicitement dans la lignée des théoriciens de la lecture qui, tels Umberto Eco ou Michel Picard, s'attachent à étudier la manière dont se rencontrent un texte et son lecteur et à mettre en évidence ce en quoi les différents éléments textuels supposent ou suscitent une activité de compréhension ou d'interprétation. Convaincue que l'accessibilité du texte conditionne toute lecture juvénile, elle se propose de repérer dans les romans destinés à la jeunesse les caractéristiques linguistiques et narratives qui correspondent aux compétences, aux connaissances ou aux attentes des jeunes lecteurs : « Qu'est-ce qui fait qu'un livre est capable d'emporter l'adhésion des enfants et des adolescents ? Quelles spécificités, compte tenu des compétences et des besoins du jeune lecteur, stimulent sa coopération et contribuent à susciter son engouement ? »

Pour ce faire elle commence par rappeler les limites les plus communément admises de ces compétences et par énumérer les besoins volontiers reconnus comme propres à l'enfance. C'est ainsi qu'elle souligne que l'équilibre entre l'énoncé et le non-dit (repérable dans tous les textes et indicatif de leur degré d'accessibilité parce qu'il conduit le lecteur à compléter plus ou moins le sens lui-même) s'établit différemment selon l'âge et l'expérience du lecteur. Elle caractérise les attentes enfantines par rapport à la fiction d'après des traits psychologiques dominants à cette période de la vie : curiosité, impatience, besoin d'identification et de valorisation, etc. Même si ces caractéristiques peuvent paraître un peu sommaires ou convenues, elles permettent néanmoins à Ganna Ottevaere-van Praag de poursuivre avec cohérence son étude de la littérature de jeunesse actuelle, de manière d'autant plus efficace qu'elle s'appuie constamment sur de nombreux exemples : il ne s'agit pas à proprement parler d'un



NOTES DE LECTURE

Ganna Ottevaere-van Praag :
Le Roman pour la jeunesse.
Approches.
Définitions.
Techniques narratives,
Peter Lang, 296 p., 236 F.

NOTES DE LECTURE

corpus établi selon des critères définis explicitement, mais sa connaissance approfondie du roman pour la jeunesse lui permet de citer à titre d'illustration plus de deux cents romans, récents ou plus anciens. Consciente de n'aborder que partiellement une très vaste question (la postface cite nombre d'aspects qui auraient pu être choisis et développés), Ganna Ottevaere-van Praag préfère s'attarder, pour mieux les analyser, sur quelques-unes des techniques narratives aptes, selon elle, « à renforcer la motivation à la lecture chez les enfants et les adolescents » ce qui la conduit à étudier successivement la voix du narrateur, le point de vue, le dialogue, les temps du récit, les rapports entre débuts et dénouements, les titres et la tonalité du récit : autant d'éléments dont dispose l'écrivain pour établir une médiation avec le lecteur et faire les choix « qui rapprochent ou éloignent les jeunes d'un récit ». À travers une analyse minutieuse et détaillée des modes énonciatifs, du vocabulaire, du rythme, de la composition de la narration, s'élabore ainsi progressivement une image de ce qu'est pour Ganna Ottevaere-van Praag un texte accessible. On peut certes ne pas toujours être d'accord avec certains de ses postulats : ainsi lorsqu'elle affirme que pour rapprocher le récit du jeune lecteur la voix du narrateur doit s'effacer et que trop d'intrusions ou de commentaires perturbent la lecture on peut se demander si cette « voix » ne constitue pas, au contraire, un guidage utile et rassurant (ce qui est le point de vue de Barbara Wall dans *The Narrator's voice*¹). De même la place privilégiée reconnue au dialogue comme aide à la focalisation et au maintien du suspense ou encore l'affirmation que « en aucun cas l'épilogue ne doit sonner le glas de l'attente juvénile » auraient sans doute gagné à être plus nuancées et le choix des critères de lisibilité paraît parfois discutable : peut-être n'est-ce pas si clair et certaines « évidences » méritent-elles d'être remises en question ? Mais au-delà de ces réserves (et sans doute le livre offre-t-il ainsi matière à des débats stimulants et inédits !) il faut souligner la rigueur de la démarche qui conduit à de très éclairantes observations. Ainsi trouvera-t-on dans le chapitre consacré à l'étude du temps du récit et à l'exorde narratif quantité de remarques très argumentées pour décortiquer les ressorts du « maintien en éveil du lecteur » : Ganna Ottevaere-van Praag parvient à montrer comment l'écrivain joue efficacement avec le double désir du lecteur - « envie frénétique d'arriver au bout et désir que l'histoire se poursuive indéfiniment » en disposant avec habileté variations de rythme, « manœuvres de retardement » ou effets de surprise.

1. Barbara Wall, *The Narrator's voice : the dilemma of children's fiction*, London, Macmillan, 1991.

L'étude de Ganna Ottevaere-van Praag éclaire avec finesse et originalité l'évolution de la littérature de jeunesse : les qualités d'historienne dont elle avait déjà donné la preuve dans *La Littérature pour la jeunesse en Europe occidentale 1750-1925* (Peter Lang, 1987) lui permettent en effet ici - notamment dans le chapitre consacré au dialogue - de montrer comment, à travers des choix linguistiques, apparaissent une représentation des attitudes à l'égard de l'enfance aussi bien qu'une certaine conception de la littérature intimement liées aux évolutions culturelles et sociales.

Enfin la longue étude consacrée en fin de volume aux adaptations de classiques pour les enfants, très nuancée et fondée sur un repérage fin des diverses méthodes employées (l'exemple du travail d'André Massepain sur le texte du *Décameron* est particulièrement convaincant) renouvelle avec bonheur les questions sur l'accessibilité des textes.

On ne saurait trop recommander la lecture de cet ouvrage qui élargit la perspective des recherches sur la littérature de jeunesse et ouvre la voie à des études à venir. Il constitue d'ores et déjà, pour tous ceux qui s'intéressent au roman pour la jeunesse et aux conditions de la lecture des jeunes, un utile outil de travail.

Françoise Ballanger



NOTES DE LECTURE

Avec les Actes de l'université d'été organisée en octobre 1994 à Évian sous l'impulsion du ministère de l'Éducation nationale et du ministère de la Culture, ce nouveau volume de la collection Argos vient utilement compléter la liste d'ouvrages théoriques qui permettent d'alimenter une réflexion sur la lecture des jeunes, sur la façon dont les adolescents conçoivent la lecture et y parviennent, sur l'étude de leurs pratiques culturelles, sur les moyens à mettre en œuvre, les médiations à inventer à l'école et hors de l'école, les remises en question à opérer pour élaborer des stratégies adaptées à ce lectorat spécifique.

L'ouvrage s'organise en quatre parties principales qui traduisent bien le souci de parvenir à une maîtrise des problèmes posés par la lecture des adolescents en ne négligeant aucun paramètre. L'analyse sociologique de la notion même d'adolescence et la mise en évidence du travail psychique que la lecture autorise à ce moment de la vie évitent l'écueil de vagues définitions et situent bien l'importance de l'acte de lire. Le décalage entre les exigences de l'institution scolaire et la diversité de la population qui la fréquente conduit à un réajustement des points de vue et des pratiques. Les divergences de

Les Adolescents et la lecture. Actes de l'université d'Évian. Collection Argos. CRDP/Académie de Créteil, 310 p., 110 F.

NOTES DE LECTURE

conception et d'utilisation de la bibliothèque publique entre les autorités et ceux qui la fréquentent ainsi que le souci d'élargir le public obligent à un fréquent remaniement de l'accueil, des fonds et du fonctionnement.

En s'appuyant sur des données sociologiques, Michel Bozon introduit le concept de jeunesse qui élargit ainsi la notion traditionnelle de l'adolescence. Son étude vise à démontrer qu'en raison du développement de la scolarisation et de l'incertitude du marché du travail, l'entrée dans la vie active est généralement retardée et que l'allongement de cette période « d'entre-deux » n'est pas sans effet sur les comportements. C'est donc aujourd'hui une grande partie de la population - et non seulement une certaine classe sociale - qui va traverser cette phase intermédiaire entre la dépendance adolescente et l'autonomie.

Cette période est idéalement considérée comme une époque de classements et d'expérimentations qui doivent organiser et précéder l'entrée dans la vie adulte. Mais cette organisation ne va pas de soi. Les étapes ne sont plus des moments coordonnés parce que la société n'impose plus les rites de passage formels et solennels qui permettaient une transition presque instantanée d'un statut à l'autre. Plutôt que de rites, Michel Bozon parle alors de rythmes et les identifie comme « des premières fois ». La jeunesse serait ainsi une phase lente vers un objectif qui n'est plus donné d'avance. Il semble alors plus facile d'en mesurer l'ambiguïté et de comprendre sa difficulté à acquérir les attributs et les apprentissages de l'âge adulte.

Avec le travail de Jean-Marc Talpin, on entre au cœur d'une des problématiques adolescentes, à savoir la crise identificatoire. Pour l'auteur, la lecture offrirait à l'adolescent de formidables occasions de se livrer à des jeux d'identité à moindre coût, à condition d'avoir conscience du jeu et la maîtrise de ce moi que la lecture va faire vaciller un instant. C'est bien cette dimension d'une expérience existentielle liée à l'acte de lire (et en particulier des textes littéraires) qui entraîne des positions de retrait, de dérobade et de refus catégoriques ou au contraire d'adhésion et d'acceptation du risque identitaire encouru.

Ainsi, en fonction de certaines conditions psychologiques, sociales ou culturelles, l'adolescent va adopter différents modes de fonctionnement devant cet objet qu'est le texte. Que faut-il pour que la lecture soit l'histoire d'une rencontre ? Comment certains adolescents s'en servent-ils comme rempart contre eux-mêmes, comme forme d'opposition de soi et des autres, comme expérience de dévoilement

et de décentrement par rapport à une vision normative du monde ? L'auteur propose de nombreuses approches, des pistes de recherche qui posent plus de questions qu'elles ne donnent de réponses. Il conviendra à chacun de faire le lien entre les différents éclairages qui figurent dans ce travail de recherche mené avec un regard et un langage de spécialiste.



NOTES DE LECTURE

Il semblerait, selon Pierre Mayol qui met en avant un certain nombre d'enquêtes faisant autorité, que les jeunes possèdent une culture qui fonde leur identité en terme de génération. Leurs goûts, pratiques et désirs en matière de sorties, de loisirs et de consommation, s'harmonisent autour du cinéma, de la musique et du sport en un ensemble qui abolit en grande partie les inégalités sociales. Bros-sé à grands traits, le tableau fait ainsi apparaître les invariants d'une culture jeune, qu'on pourrait qualifier d'indépendante par rapport aux valeurs dominantes. Cet aspect d'uniformité perd cependant tout son sens quand il s'agit d'analyser les relations que les jeunes entretiennent avec la culture imprimée. Car dans ce cas, ce sont les disparités qui priment.

En prenant pour exemple la catégorie des jeunes travailleurs qu'elle connaît bien, Nicole Robine a vite fait de démontrer l'impact des valeurs et des représentations familiales sur les pratiques de lecture. Quel peut être l'intérêt d'une lecture quand elle nous renvoie à nos propres incapacités d'une part, quand elle ne répond pas à un besoin ou une nécessité d'information d'autre part, quand elle peut être avantageusement remplacée par des actes et des paroles ou encore quand elle nous met en porte-à-faux dans un milieu qui ne lit pas ? Si on ajoute à ce poids des considérations familiales celui de l'institution scolaire et de sa hiérarchie culturelle, on mesure les écarts qui peuvent exister dans les modes d'appropriation de la lecture. C'est ce que souligne le portrait d'une lectrice adolescente donné par Jean-Marie Privat. Il fait clairement apparaître toute la tension qui résulte de l'écart entre les valeurs investies dans la lecture au cours de la scolarisation et celles affichées par sa famille ou ses pairs.

Reste à trouver les stratégies qui répondent à toutes les situations et les énergies qui les mettent en place. S'il jette son dévolu sur les textes littéraires parce qu'ils expriment mieux que d'autres le « bouillonnement » de la construction de la culture d'une société et parce que leur polysémie favorise la diversité des lectures et les différences d'interprétation, Serge Goffard n'en oublie pas pour

NOTES DE LECTURE

autant le type de participation très particulier qu'ils exigent des lecteurs. Selon lui, les actions à mener à l'école en faveur de ce type de textes doivent être pensées en termes d'incitation et d'appropriation, et non plus de transmission, comme on l'a toujours fait. À une logique totalitaire de l'autorité, on va préférer une logique de négociation, une zone de coopération dont l'objectif est d'atteindre à l'autonomie du lecteur. En dénonçant la politique des extraits étudiés en classe et l'éthique étriquée qui en résulte, Michel P. Schmitt apporte déjà quelques éléments d'élaboration d'un comment faire. En dissociant, avec ses élèves, les démarches de lectures libres et imposées et en misant sur les éléments en apparence anodins (présentation, taille, diversité, etc.) qui vont permettre l'appropriation des livres, Hélène Sabbah donne un modèle d'expérience pratique et réussie que vont compléter des actions comme celles du JAC (Jeux ACadémiques) ou des CDI. Tout semble affaire d'inventivité, de souplesse et de communication.

Les manifestations, à grande échelle ou non, entreprises hors de l'école témoignent de ce même souci d'incitation à la lecture. Du festival du premier roman à Chambéry aux « bouquinerias » organisées dans un collège de la banlieue lyonnaise, en passant par le Prix Goncourt des lycéens, quelques concepts fondamentaux tels que le partenariat, la médiation, la réception et la durée participent à l'édification des projets et en assurent probablement la réussite. Après ce large éventail de propositions attrayantes, fruit de l'enthousiasme et de la persévérance et auxquelles s'ajoute le rôle tenu par les bibliothèques publiques, il ne semble pas inintéressant de conclure sur une question posée par Anne-Marie Bertrand à propos des bibliothèques et qui peut servir de mise en garde : les efforts portent-ils sur la manière d'offrir plus que sur l'objet offert ? les lieux et les pratiques de lecture sont-ils, plus que les livres, des boîtes à trésor ? Les tactiques de séduction des jeunes n'occultent-elles pas les problèmes posés par leur lecture ? Tout est sans doute question de dosage et de réflexion.

Joëlle Turin